

Luis Sepúlveda

Le **M**onde
du **b**out
du **m**onde

Métailié 

LE MONDE
DU BOUT DU MONDE

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Vieux qui lisait des romans d'amour, 1992

Le Monde du bout du monde, 1993

Un nom de torero, 1994

Le Neveu d'Amérique, 1996

Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler, 1996

Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre, 1997

Journal d'un tueur sentimental, 1998

Yacaré/Hot Line, 1999

Les Roses d'Atacama, 2001

La Folie de Pinochet, 2003

Une sale histoire, 2005

Les Pires Contes des frères Grim
(avec Mario Delgado-Aparaín), 2005

La Lampe d'Aladino et autres histoires pour vaincre l'oubli,
2009

L'Ombre de ce que nous avons été, 2010

Luis SEPÚLVEDA

LE MONDE
DU BOUT DU MONDE

Traduit de l'espagnol (Chili)

par François Maspero

SUITES

Éditions Métailié

20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris

www.editions-metailie.com

2005

Titre original : *El mundo del fin del mundo*

© Luis Sepúlveda, 1989

By arrangement with Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e.K., Frankfurt am Main, Germany

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 1993

ISBN : 978-2-86424-796-8

ISSN : 1281-5667

Luis SEPÚLVEDA est né en 1949 et vit actuellement dans les Asturies, en Espagne, après avoir habité Hambourg et Paris. Il est l'auteur, entre autres, du Vieux qui lisait des romans d'amour, d'Un nom de torero, de Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler, des Roses d'Atacama, de La Folie de Pinochet, d'Une sale histoire, de La Lampe d'Aladino et de L'Ombre de ce que nous avons été. Ses livres sont traduits dans 50 pays.

À mes amis chiliens et argentins qui luttent pour la préservation de la Patagonie et de la Terre de Feu. À leur généreuse hospitalité.

À l'équipage du nouveau Rainbow Warrior, navire amiral de Greenpeace.

À Radio Ventisquero de Coyaique, voix de ceux du bout du monde.



I

“Appelez-moi Ismaël... appelez-moi Ismaël...” Je ne cessais de me répéter cette phrase en attendant dans l’aéroport de Hambourg, et je sentais qu’une force extraordinaire rendait mon mince billet d’avion plus lourd, toujours plus lourd à mesure que l’heure du départ approchait.

J’avais passé le premier contrôle et j’arpentais la salle d’embarquement, accroché à mon sac de voyage. Je ne l’avais pas rempli exagérément : un appareil photo, un carnet de notes et un livre de Bruce Chatwin, *En Patagonie*. J’ai toujours détesté les gens qui soulignent ou mettent des annotations dans les livres, mais dans celui-là mots soulignés et points d’exclamation s’étaient accumulés au bout de trois lectures. Et je comptais le lire une quatrième fois pendant le vol Hambourg-Santiago du Chili.

J’avais toujours voulu retourner au Chili. Oui, je le voulais vraiment, mais au moment de la décision la peur l’emportait, et le désir de retrouver mon frère et les amis que j’ai là-bas était devenu une promesse en laquelle je croyais de moins en moins à force de l’avoir trop répétée.

J'avais passé trop d'années à vagabonder sans but précis et, parfois, l'envie de m'arrêter me conseillait un petit village de pêcheurs en Crète, Ierapetra, ou une paisible bourgade asturienne, Villaviciosa. Et puis, un jour, le livre de Chatwin m'était tombé entre les mains, et voilà qu'il m'avait rendu à un monde que je croyais avoir oublié et qui m'attendait toujours : le monde du bout du monde.

Quand j'avais lu pour la première fois le livre de Chatwin, j'avais été pris de la nostalgie du retour, mais la Patagonie était trop loin des simples désirs, et les distances ne font souffrir que lorsqu'elles sont associées à des souvenirs.

Aéroport de Hambourg. Les voyageurs entraient et sortaient de la boutique hors-taxes, occupaient le bar, certains avaient l'air nerveux, ils regardaient leur montre comme s'ils doutaient de l'exactitude répétée sur des douzaines d'horloges électroniques. Le moment approchait où les portes allaient s'ouvrir et où, après le contrôle des cartes d'embarquement, un bus allait nous mener à l'avion. Je pensais qu'après vingt-quatre ans d'absence je revenais au monde du bout du monde.

J'étais très jeune alors, presque un enfant, et je rêvais aux aventures qui m'ouvriraient la voie d'une vie loin de l'ennui et de l'abrutissement.

Je n'étais pas seul dans mes rêves. J'avais un Oncle, oui un Oncle avec une majuscule. Mon Oncle Pepe, dont le caractère tenait davantage de ma grand-mère basque, l'indomptable, que de mon grand-père andalou, le pessimiste. Mon Oncle Pepe. Volontaire dans les Brigades Internationales pendant la Guerre civile espagnole. Une photo qui le représentait à côté d'Ernest Hemingway était l'unique patrimoine dont il s'enorgueillissait, et il ne cessait de me répéter qu'il fallait trouver le chemin et se mettre en route.

Faut-il ajouter que l'Oncle Pepe était la brebis galeuse de la famille et que, plus je grandissais, plus nos rencontres se faisaient clandestines ?

C'est de lui que j'ai reçu mes premiers livres, ceux qui m'ont fait connaître des écrivains que je n'oublierai jamais ; Jules Verne, Emilio Salgari, Jack London. C'est de lui que j'ai reçu une histoire qui a marqué ma vie : *Moby Dick*, d'Herman Melville.

J'ai lu ce livre à quatorze ans et, à seize, je n'ai pu résister davantage à l'appel du Sud.

Au Chili, les vacances d'été durent de la mi-décembre à la mi-mars. D'autres lectures m'avaient appris que de petites flottes de baleiniers mouillaient aux confins continentaux du cercle antarctique, et je brûlais d'impatience de connaître ces hommes que j'imaginai les héritiers du capitaine Achab.

Convaincre mes parents de la nécessité de ce voyage n'a été possible que grâce au soutien de l'Oncle Pepe qui, de plus, m'a payé mon billet jusqu'à Puerto Montt.

Les premiers mille et quelques kilomètres du voyage à la rencontre du monde du bout du monde, je les ai faits en train, jusqu'à Puerto Montt. Là, face à la mer, les rails s'arrêtent brusquement. Après, le pays se morcelle en milliers d'îles, d'îlots, de canaux, de passes, jusqu'aux abords du pôle sud et, dans la partie continentale, les cordillères, les glaciers, les forêts impénétrables, les neiges éternelles, les lagunes, les fjords et les fleuves capricieux empêchent de tracer des routes ou des voies ferrées.

À Puerto Montt, grâce à la recommandation de mon Oncle bienfaiteur, j'ai été accepté dans l'équipage d'un bateau qui embarque et débarque marchandises et passagers entre cette ville et Punta Arenas, la ville la plus australe du monde.

Le capitaine de l'*Étoile du Sud* s'appelait Miroslav Brandovic et c'était un descendant d'émigrés yougoslaves que mon Oncle avait connu au cours de ses aventures en Espagne puis dans les maquis français. Il m'a accepté à

son bord en qualité d'aide-cuisinier et nous avions à peine levé l'ancre que j'ai reçu un couteau aiguisé avec l'ordre d'éplucher un sac de pommes de terre.

Le voyage durait une semaine. Nous devions parcourir un millier de milles environ pour atteindre Punta Arenas : le bateau s'arrêtait d'abord devant des anses ou des ports de faible profondeur sur la grande île de Chiloé, chargeait des sacs de pommes de terre, d'oignons, des tresses d'ail, des ballots d'épais ponchos de laine vierge, puis poursuivait sa route sur les eaux toujours agitées du golfe de Corcovado, avant d'emprunter la bouche nord du canal de Moraleda et de pénétrer dans le grand fjord d'Aysén, seule voie menant à la douce quiétude de Puerto Chacabuco.

Il relâchait quelques heures dans ce lieu protégé par des cordillères, juste le temps de profiter de la profondeur donnée par la marée haute et, le chargement terminé, presque toujours de la viande, il reprenait le chemin de la pleine mer.

Cap à l'ouest nord-ouest, jusqu'au débouché du grand fjord et au canal de Moraleda. Alors, prenant la direction du nord, il s'éloignait des eaux gelées de San Rafael, des bancs de glace, des malheureuses embarcations happées par leurs tentacules de gel avec, bien souvent, tout leur équipage.

Plus au nord, après un certain nombre de milles, l'*Étoile du Sud* obliquait vers l'ouest, doublait l'archipel des Guaitecas et gagnait la pleine mer pour continuer sa route presque en ligne droite, la proue pointée vers le sud.

Je crois que j'ai épluché des tonnes de pommes de terre. Je me réveillais à cinq heures du matin pour aider le boulanger. Je servais les tables de l'équipage. J'épluchais les pommes de terre. Je lavais les assiettes, les casseroles, les couverts. Je revenais aux pommes de terre. Je dégraissais la viande de bœuf. Encore les pommes de terre. Je hachais les oignons pour les *empanadas*. Et toujours les pommes de terre. Et les pauses, que les matelots employaient à ronfler comme des sourds, je les consacrais à apprendre tout ce que je pouvais concernant la vie à bord.

Au sixième jour de navigation, j'avais les mains pleines de cals et je me sentais très fier. Ce jour-là, après avoir servi le petit déjeuner, j'ai été appelé par le capitaine Brandovic sur le pont de commandement.

- Quel âge tu m'as dit que tu avais, mousse ?
- Seize ans, capitaine. J'en aurai bientôt dix-sept.
- C'est bien, mousse. Tu sais ce qui brille à bâbord ?
- C'est un phare, capitaine.
- Ça n'est pas n'importe quel phare. C'est le phare Pacheco. Nous sommes devant le groupe des Évangélistes et nous nous préparons à entrer dans le détroit de Magellan. Voilà déjà quelque chose que tu pourras raconter à tes petits-enfants, mousse. Un quart à bâbord et demi-machine, a ordonné le capitaine Brancovic en oubliant ma présence.

J'avais seize ans et j'étais heureux. Je suis descendu à la cuisine pour continuer à éplucher mes pommes de terre,

mais là une bonne surprise m'attendait : le cuisinier avait changé le menu et il n'avait pas besoin de moi.

J'ai passé toute la journée sur le pont. Nous étions en plein été, mais le vent m'engourdissait en me pénétrant jusqu'aux os et c'est bien emmitouflé dans un épais poncho de Chiloé que j'ai regardé défiler les groupes d'îles, tandis que nous continuions notre route vers le sud-est.

Je connaissais sur le bout des doigts ces noms évocateurs d'aventures : l'île Condor, l'île Parker, la Malédiction de Drake, Port-Miséricorde, l'île Désolation, l'île Providence, le Rocher du Pendu...

À midi, le capitaine et les officiers se sont fait servir le déjeuner sur le pont de commandement. Ils ont mangé debout sans quitter de l'œil un instant la carte marine et les instruments de navigation, et sans cesser de communiquer avec la salle des machines dans un langage de chiffres qu'ils étaient seuls à comprendre.

Je servais le café quand le regard du capitaine s'est de nouveau arrêté sur moi :

– Qu'est-ce que tu fichais à te geler sur le pont, mousse ? Tu veux attraper une pneumonie ?

– Je regardais le détroit, capitaine.

– Reste ici, tu le verras mieux. C'est maintenant que commence la partie vache du voyage, mousse. On va se farcir le détroit au sens le plus fort du mot. Regarde. À bâbord, on a la côte de la péninsule de Cordoba. Elle est bordée de récifs tranchants comme des dents de requin. Et à tribord, le panorama n'est pas meilleur. Là, c'est la

côte sud-est de l'île Désolation. Des récifs mortels et, dans quelques milles, comme si ça ne suffisait pas, on va tomber sur les courants du canal Abra, qui portent toute la force de la pleine mer. Ce foutu canal a bien failli avoir la peau de Fernand de Magellan. Mousse ! Tu peux rester, mais bouche cousue. Ne l'ouvre pas avant d'avoir vu le phare d'Ulloa.

L'*Étoile du Sud* naviguait machines au ralenti et, vers sept heures du soir, nous avons aperçu sur bâbord les faisceaux d'argent du phare d'Ulloa qui scintillaient à l'horizon. À cet endroit, le détroit de Magellan s'élargit. L'allure est devenue plus rapide et les hommes se sont détendus.

À onze heures, les flots de lumière du phare du cap Croward ont baigné le bateau d'une caresse de bienvenue, le capitaine Brandovic a donné l'ordre de mettre le cap au nord et le cuisinier m'a réclamé pour servir l'équipage affamé.

Après avoir fait la vaisselle et nettoyé la cuisine, je suis monté sur le pont. Le ciel diaphane semblait si proche qu'on avait envie de tendre le bras pour toucher les étoiles. Et l'on devinait, également très proches, les lumières de la ville.

Punta Arenas est située sur la côte ouest de la péninsule de Brunswick. Dans cette partie, le détroit de Magellan fait environ vingt milles de largeur. De l'autre côté commence la Terre de Feu et, un peu plus au sud, les eaux de la Baie Inutile forment dans le détroit une lagune large de quelque soixante-dix milles.

parlant de sa vie, il a évoqué un bateau qui n'existe plus comme ce qui était le plus proche de l'idée de patrie...

Vingt heures plus tard, l'Europe.

Sarita dormait tranquillement, à l'abri de toute menace, et moi je pensais aux retrouvailles avec mes enfants. J'imaginai l'expression de l'aîné quand il recevrait le magnifique coquillage que m'avaient donné Nilssen et Petit Pedro.

C'était un coquillage fou. Un mollusque géant qui n'existe que dans les mers australes. Je le sortis du sac et le collai à mon oreille. Oui. Aucun doute. C'était l'écho violent de ma mer. La voix rauque et sèche de ma mer. Le ton éternellement tragique de ma mer.

C'est peut-être le fait de penser à mes enfants qui m'amena à fixer le garçon assis dans la même rangée, de l'autre côté de l'allée. Il devait avoir environ treize ans et lisait en se concentrant à l'extrême, sourcils froncés par le fracas de l'aventure.

Je me penchai comme un intrus sans pudeur pour voir la couverture du livre.

Le gamin lisait *Moby Dick*.

*Cet ouvrage a été composé par
FACOMPO
à Lisieux (Calvados)*

N° d'édition : 2410500x – N° d'impression :
Dépôt légal : mai 2005

Imprimé en France